



Anne Stéphanie

les
oiseaux
de compagnie



Avec le jour les oiseaux sont venus et je caresse de l'œil la promesse d'une lumière vive retenue à fleur de ciel...

Et de solitudes en châteaux de sable qui semblent sortir d'une douce éternité, je me laisse enrouler dans l'ivresse du vent ...

N'est-ce pas étrange cette provision de calme, cette mollesse émouvante des fleurs sous les rayons d'un soleil qui doucement éveille le jardin.

Un jardin dont les allées réfléchissent sur le sans-gêne du temps effaçant note après note un chant d'oiseau...

Sur la toile de fond du matin où mon regard se pose je m'imagine, les pieds écorchés par les herbes sauvages, coupant d'un cri le chant d'un oiseau...

Et s'immobilise le silence sur l'arbre que l'oiseau a déserté et plus rien ne subsiste de la joie si parfaite du visiteur vagabond ...



Ailleurs est loin, mais l'oiseau casanier qui hante mon jardin tente l'évasion. D'un vol rapide il dépasse quelques clartés qui l'incitent à poursuivre son chemin.

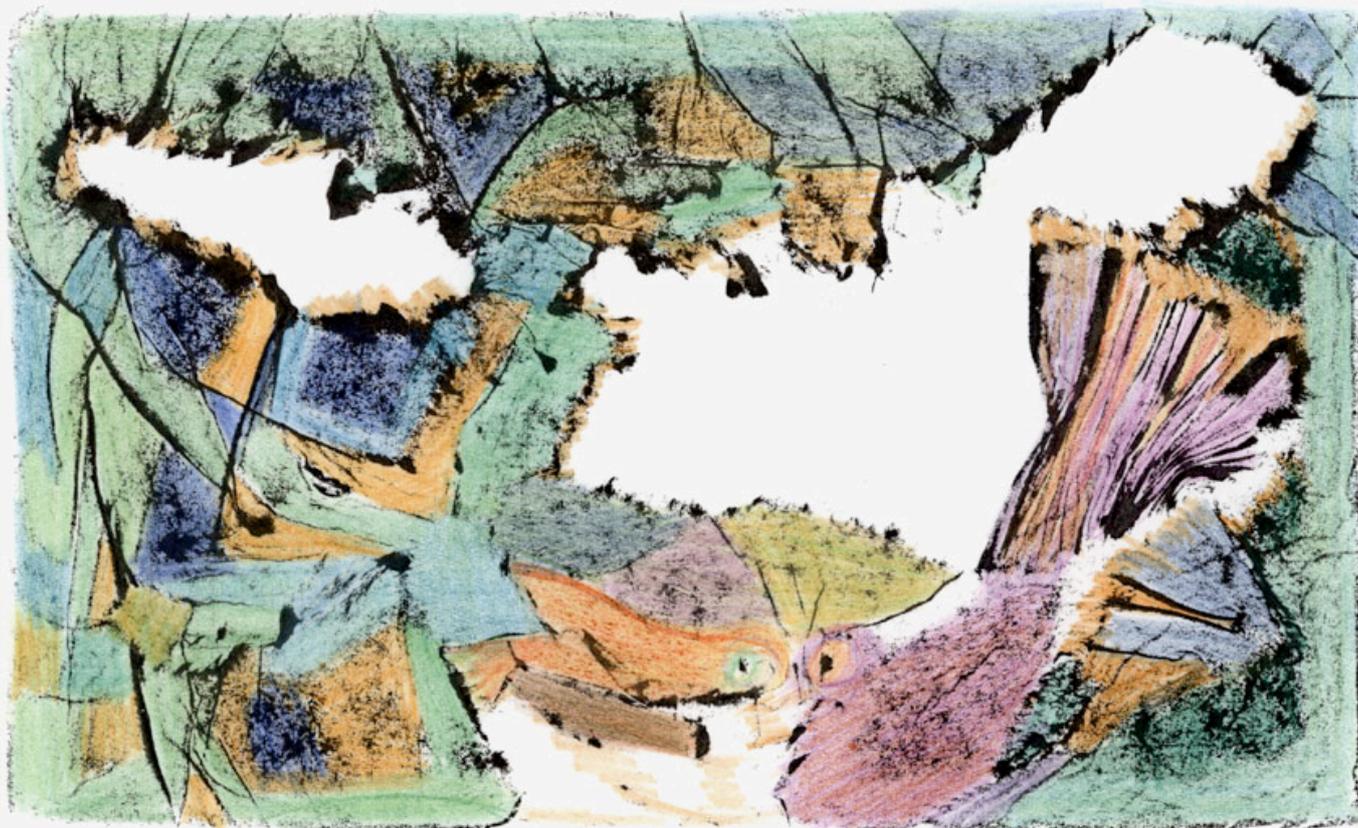
Un chemin droit et pieux et sage...

Des oiseaux avides de chaleur s'éloignent et le bruit acide de leur départ reste là, indécis, vidé de son caractère d'urgence.

Moi, un livre ouvert et mes habitudes en glissière le long de mes bras, j'espère leur retour au moindre craquement, au moindre sautellement délicat...

Je pépie pour m'attirer l'amitié des oiseaux de passage. Ils se posent, se gavent de graines, s'ébrouent dans la poussière du chemin ; puis, s'envolent...

L'heure s'avance, je la divise en petites secondes, je souffle dessus, elles s'envolent aussi...



Pendant qu'un chat sauvage épouvante les oiseaux et que le bleu du ciel se laisse conquérir par le gris des nuages, pourquoi ma nostalgie s'assoit-elle sur la borne d'un champ pour additionner les années passées au bord de moi-même, tel un arbre songeur au bord de l'océan ?

Le soleil conquérant s'élève derrière le rideau des arbres, et sur la table forestière des campanules aux pétales stylisés déversent leur enchantement sur une dame-jeanne, joviale et rubiconde dans ses atours de faïence.

Puis, un mouvement doucet berce un arbre feuillu : celui qui craque à l'aisselle de ses ramures sous le poids des oiseaux piaillant.

Tandis que le solitaire de la forêt creuse au couteau un signe cabalistique sur la porte de sa cabane.

Sur le toit l'oiseau se picote minutieux et rapide de la racine à la pointe des ailes. Dans son élan, il dépasse la limite frangée des plumes et son bec rencontre le rien.



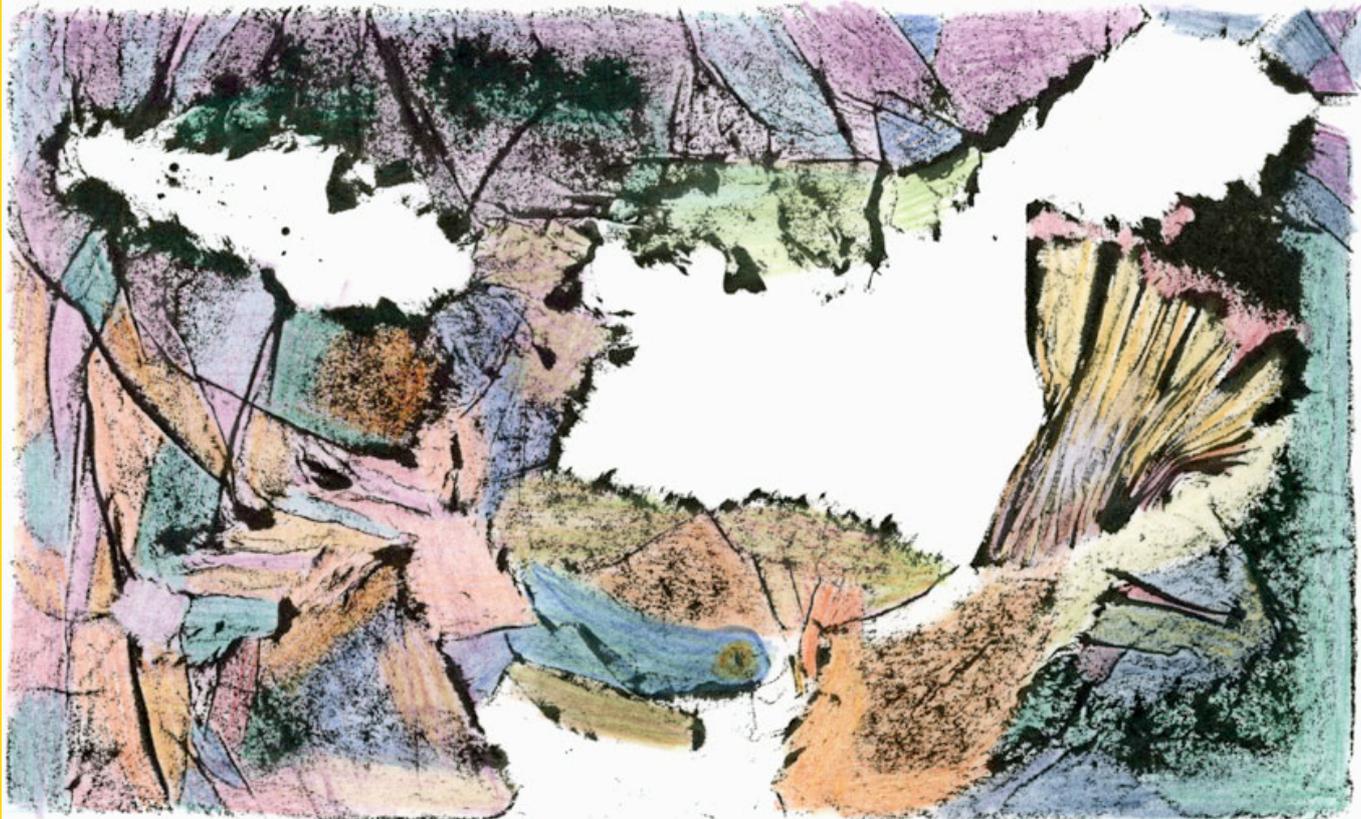
À la lisière du bois de pins prend naissance une allée exquise de sérénité.

Sur cette terre légère, sablonneuse, un roitelet par saccades perspicaces s'approche d'un minuscule et frêle attelage conduit par quelques fourmis...

Et l'oiseau sautille et virevolte près de moi avec des «si si si» affolés plein le gosier pour, il me semble, empêcher mes pieds sauvages d'écraser la rituelle procession des fourmis derrière leur minuscule attelage.

Une randonnée morose, dolente, frangée de rien — sauf des griffures infligées par les feuilles raides du maïs — dans un passage étroit comme une gouttière où je pensais pouvoir capturer l'un des petits lérots qui me guettaient à travers l'entrelacs des tiges.

Mais eux, admirablement vifs, éparpillèrent leur frêle présence à la ronde...



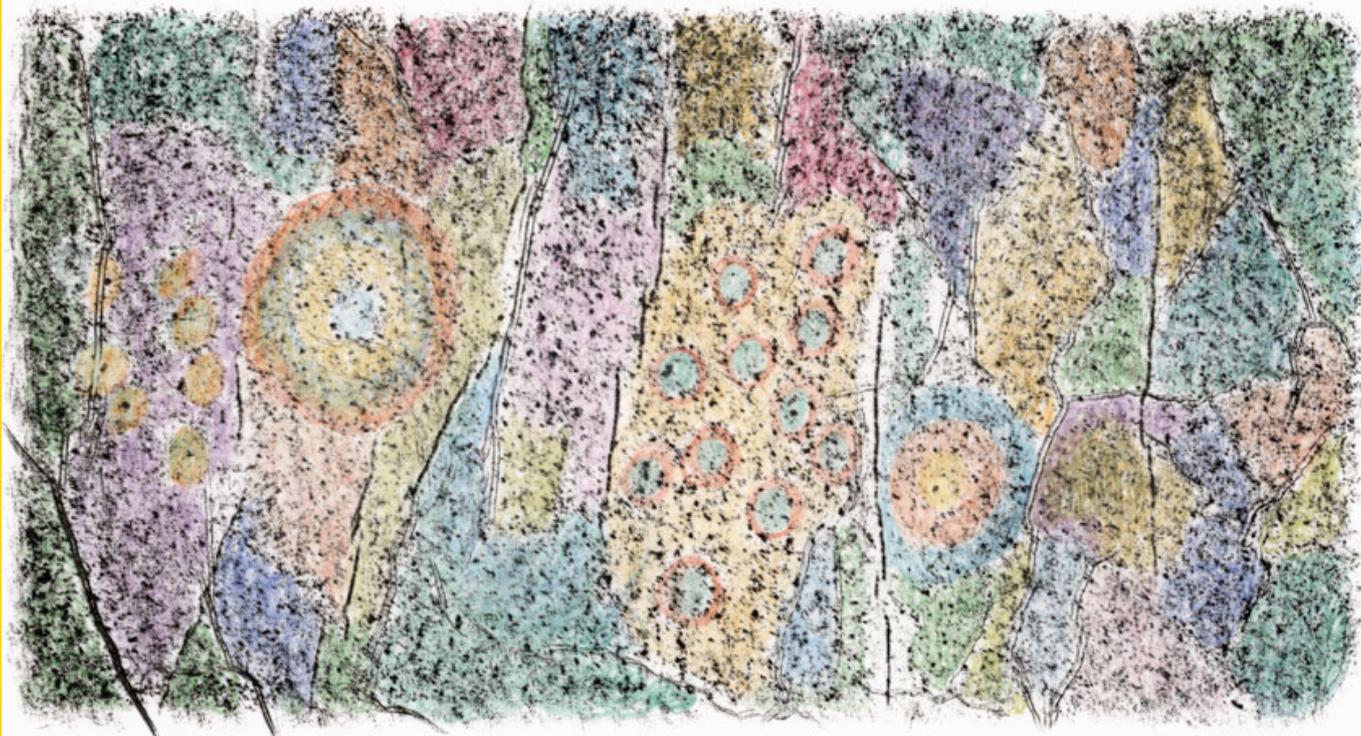
Et la menace de la capture s'amincissait, s'amincissait : elle en était réduite à un rien effrangé tel le nid que d'un cri strident l'alouette avait déserté.

Aux sonorités verticales des invocations qui tentent d'éloigner l'orage, s'ajoute la plainte des oiseaux ligotés par la tempête.

Impatiente, une source gronde et des branches en désordre pérégrinent le long de ses rives plus sauvages de vivacité, d'entremêlements rusés, imposés par le courant.

Moi, avide de rumeurs, je me penche au-dessus des eaux et je vois la masse tranquille et bleu du ciel fraîchement lavé qui navigue entre les remous.

Les sept couleurs planent, une main d'enfant les a lâchées, et leur reflet incrusté de plaisir s'enroule sur le silence d'un arbre mort.



Ici, des fleurs s'inclinent sous l'indifférence des pas qui les pressurent, mais attentives et sans bruit leurs racines se joignent et prient.

Et moi, d'un pas coulant, je longe le ruisseau sous la transparence de ce lieu jouant à pose-ta-musette et où les oiseaux se croisent et se décroisent à tire-d'aile.

Mon nonchaloir me délaisse au bord du sentier où je vais m'ingénier à tresser avec des gestes d'enfant, le lien qui va relier ma demeure au jardin oriental dont je rêve.

La tourterelle aimante qui niche dans l'arbre odorant de ce jardin, laisse tomber de son bec un «doû-doû» courtois sur les roses. Et celles-ci pressent, les uns contre les autres, des pétales satinés afin de déguster à pleines lèvres sensuelles le «doû-doû» de l'oiseau.

... Des pieds papillonnent sur le sentier. Vite, vite le rêve et moi nous nous esquivons...



Dans une vaste étendue agenouillée est enclos l'étang sacré dont l'oeil-miroir reflète sans ciller toutes les métamorphoses de l'espace.

À la limite de ce territoire est planté, comme une borne, l'arbre-bénisseur qui par curiosité ouvre ses cônes au-dessus d'un oiseau blanc. Un oiseau s'apprêtant à faire ses cent pattes en étirant ses ailes aux plumes froufroutantes.

Venues pour consulter cet oeil à la pupille dionysiaque, s'avancent en cadence dans l'allée torsadée d'ifs, de hautes silhouettes enlacées.

Une grande joie se dressa en moi car l'arrière-saison se conduisait à ma convenance. «Regardez-donc là-haut, il n'est pas trop tard», criaient quelques oiseaux. Et je levais les yeux et mon regard se mit à naviguer avec les nuages.

Les autres parties de ma personne restèrent là sur terre à l'abri d'un vaste vêtement avec poches pour les mains d'où sortait, du vêtement et non des poches, ma tête en l'air comme d'habitude.



— «À la Sainte Catherine tout bois prend racine» murmura un passant.

Tout près de la femme assise un petit chat, la queue autour des pattes, dort d'un oeil et guette de l'autre les oiseaux égarés dans la grisaille qui l'entoure ; cette grisaille qui tue les rêves...

Mais l'image s'éparpille car la femme tente, d'une main à demi figée par l'inaction, d'éveiller les ronrons du petit chat.

Le piège en se rabattant sur l'oiseau a fait «couic...». L'oiseau n'a pas répondu.

Le chapardeur vire lentement sur lui-même et filoute adroitement ce qui se trouve à sa portée, tout cela sans offenser ses mains, précises, habiles, que des forces polaires poussent à dérober ne serait-ce que des rêves d'hirondelles.

Dans son alcôve perdue dans la nature le chapardeur s'isole et songe, un sourire indécis lui plissant le visage et, d'un geste indolent, il éloigne des projets de chapardages aujourd'hui vides de sens.



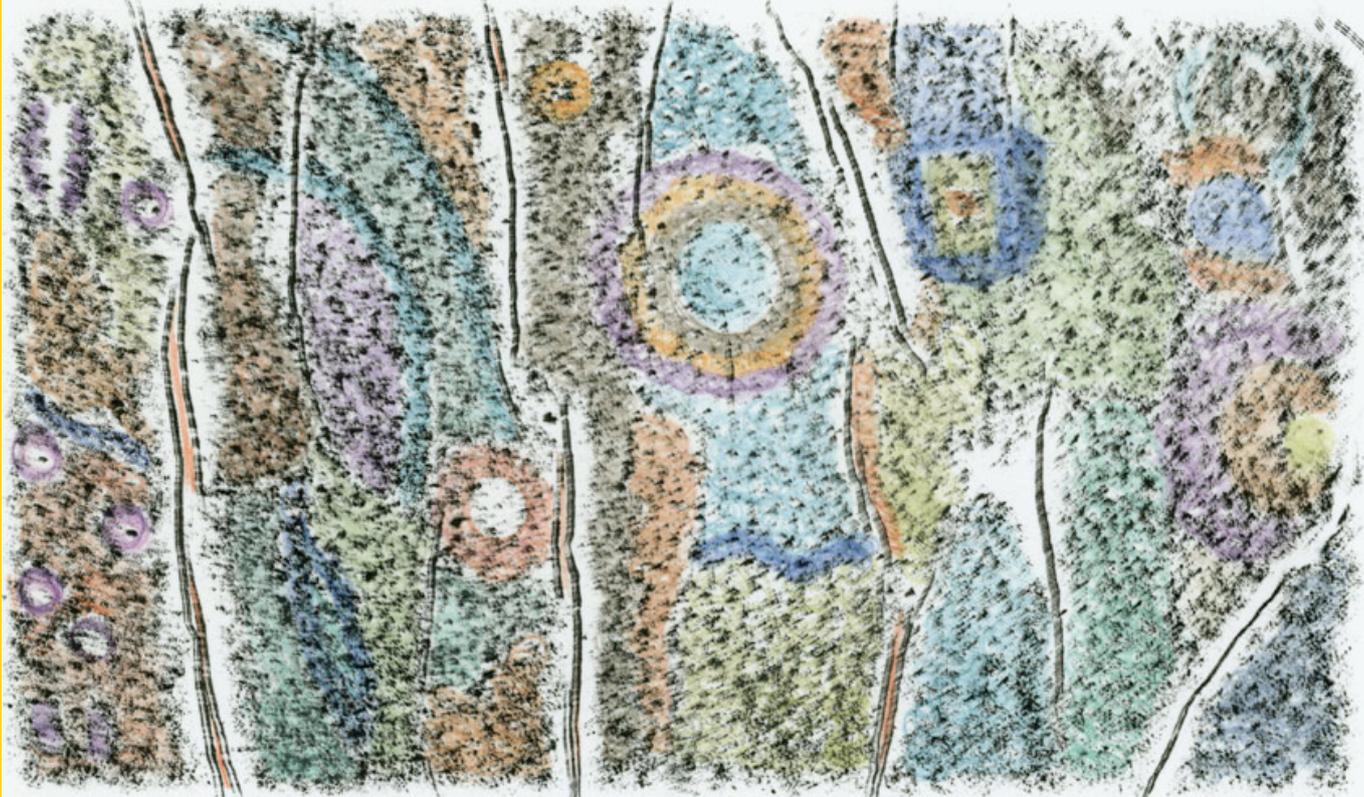
Puis voluptueusement dans les poches percées de sa vareuse il enfonce ses mains de filou.

À ma gauche le vent d'un geste bénin ôte la robe automnale d'un bouquet d'arbre. À ma droite la houle, soutachée d'écume, danse sur le goulet du port. Et juste devant moi, dans sa maisonnette bâtie sur un rocher entre le sable et l'eau, une femme en tablier de toile baratte âpre et ardente tous ses falbalas. D'un pas tamisé son chat s'éclipse puis un instant s'arrête sous la gargouille zozotante d'eau de pluie.

Oui, il pleut ! La moustache et le poil emperlés, le chat saute vers son refuge ; un vieux fût picoté par la rouille et dont les abords sont désertés par les oiseaux...

La hampe des pois lupins se galbe de fierté au-dessus du parterre de fleurs mauves que le vent à malmenées.

Des flaques luisantes, héritières de la pluie, miroitent l'allée où un vieil homme s'appuie à chaque pas sur sa canne fidèle et tous les deux se dirigent en tremblant vers la roseraie.

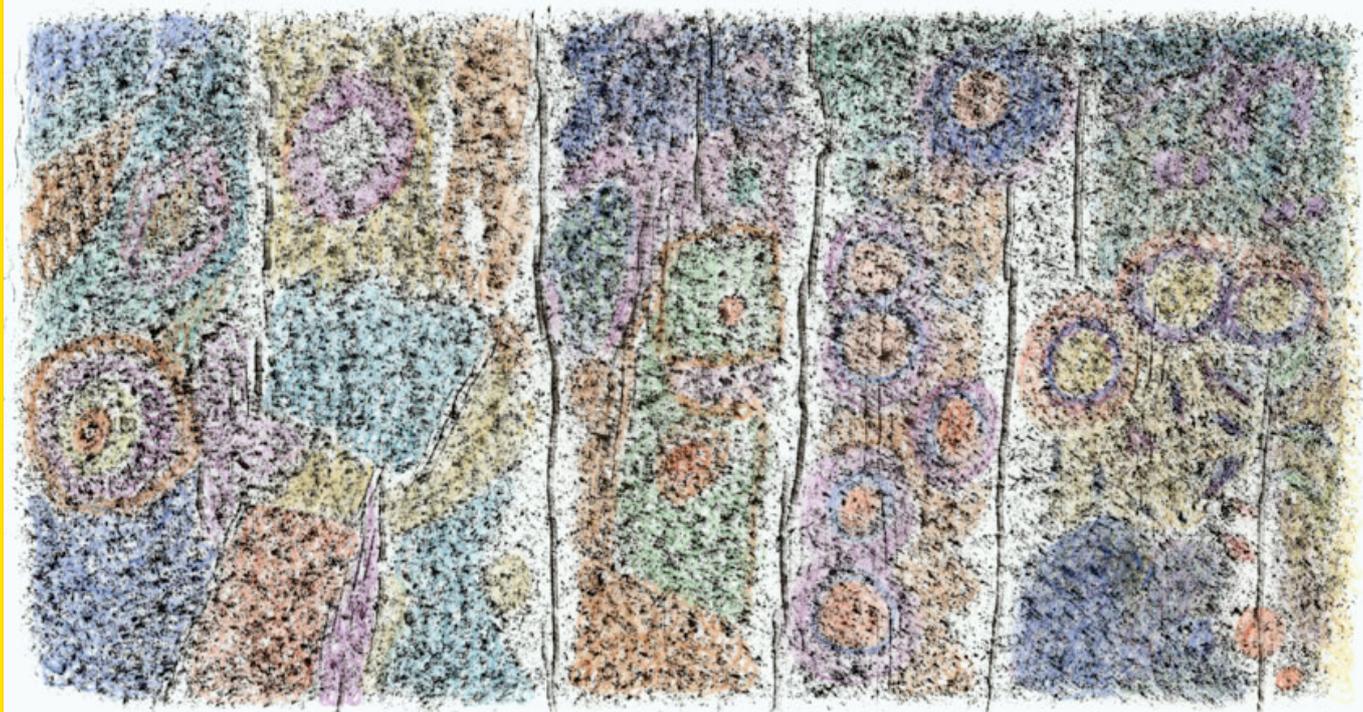


Accompagnés du « tsi tsi tsi » d'un oiseau, ils vont à la rencontre de *"l'Infante d'Espagne"* cette rose altière au parfum ténu. Et maintenant, face à la fleur, les yeux de l'homme s'embuent de tendresse et sa bouche fripée murmure : « Je t'aime, Rosa. »

Un oisillon, tombé du nid, fait flic flac en ondoyant sur ses pattes grêles et son image s'arrête un instant sous la plume de mes paupières et me permet de ménager ma patience fatiguée par l'affût.

Un peu plus loin, un oiseau moucheté, les ailes écartées, plonge sur des graines en attente et, farouche, les sabote ; puis il noue d'un cri l'arpège du vaste cousinage emplumé qui investit les branches.

Un peu plus loin encore un vieil homme (celui qui déroule la coutume de dormir sur l'herbe), lâche ses souvenirs qui aussitôt gravissent l'échelle soyeuse agrafée sur le bleu du ciel.



C'est ici, assise devant les pots de géranium que l'une des chattes attend le défi de l'autre - une chatte noire - avec une décision furibonde et une raison suffisante pour un corps à corps inévitable.

Tout à coup, à la vue d'un oiseau, la chatte en attente jure et rompt son ardeur combattante tout en griffant, féroce, le marchepied de son domaine et sa belle moustache se dresse si fort que la fermière retourne son tablier en passant devant cette jeteuse de sort.

Pendant ce temps, une coccinelle visite de fond en comble un îlot de fougères qui déroulent, sous elle, telles de fines broderies, leurs crosses neuves...

Vais-je assister, posée et calme, à cet acte de bravoure sans intervenir.

Oui une bestiole minuscule tente, avec certitude, l'escalade de la pierre haute — il y a de quoi rire, et le vent lui-même est parcouru de risettes ...



Et la bestiole téméraire monte en poussant devant elle son hérissant tic tac qui ricoche sur le dur de la pierre. Jaloux sans doute, un oiseau, le bec sec et la queue pavoisante, déverse ses quatre notes au-dessus des trique-madame en fleurs ...

Et lui le père Joseph hoche la tête par-delà le portillon qui le sépare du monde.

Et ses paroles froissées — bruit de soie — flairent la dévastation des haies et la fin des chants d'oiseaux. Puis il mordille une pomme retirée de la poche kangourou de son tablier. Enfin il clôture son discours par quelques mots qui s'échappent de sa bouche en même temps que les pépins de pomme.

Sa femme paraît, brandissant à bout de bras la joyeuse mésaliance d'un gros bouquet dont toutes les couleurs voltigent, à pleines fleurs, au-dessus du père Joseph.



Tournoient les feuilles, gicle la pluie et les iris se couchent sur la plate-bande. Alors, devant le seuil du soir que l'inquiétude fouaille, l'oeil bleu-vert d'une lampe-tempête se met à clignoter.

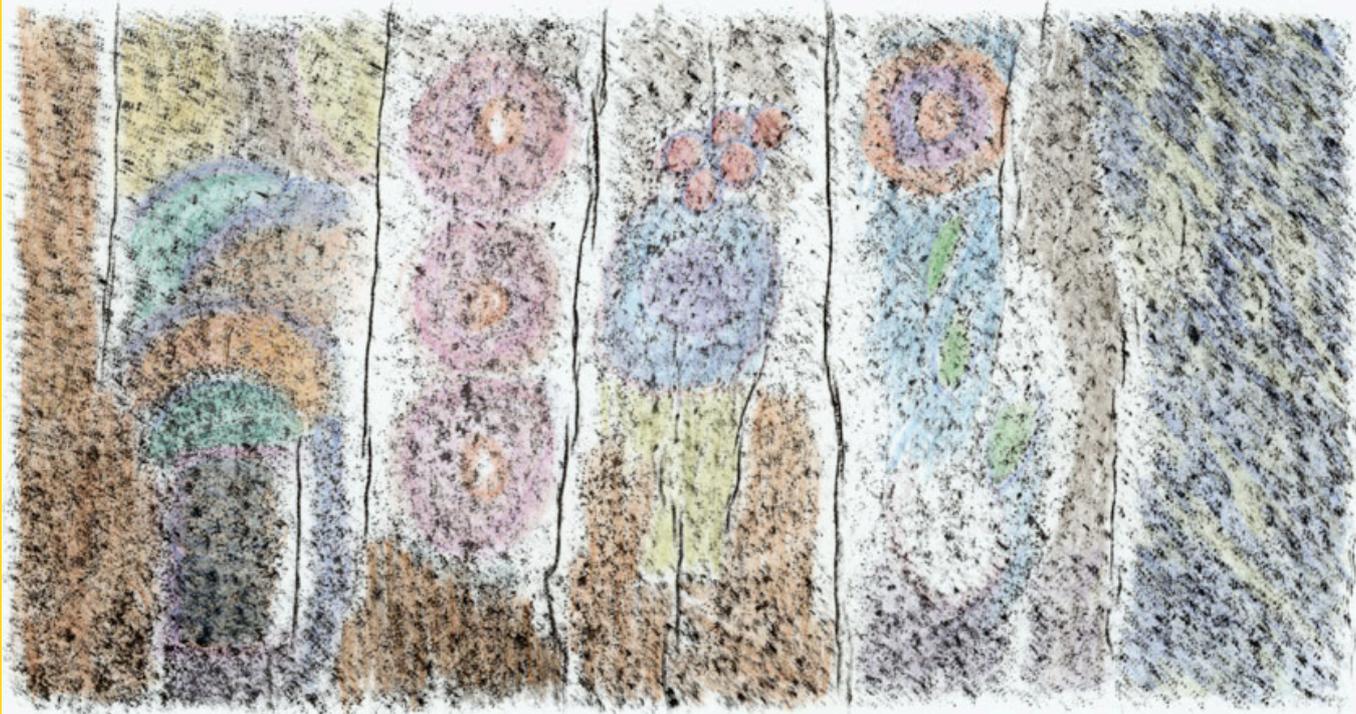
Et l'envoûteur agite sa breloque « dzin, dzin, dzin ».

Et la cornue gargouille « glouglou » dans la pénombre.

Et la chouette pleine de ressources capte de mystérieux messages sur l'envers des choses avant que le jour qui efface tout, ne se lève...

Au loin, les ombres du soir gravissent lentement la colline. Et moi, tout en cheminant de séductions en surprises, je longe un fossé où je côtoie de temps en temps des lueurs en maraude.

Faisant fi de l'oracle d'un vagabond croisé sur cette route habile en sortilèges, j'ai traversé le pont branlant conduisant au royaume du butor étoilé que l'on pénètre en imitant son cri magique «u-pououh».



À minuit, à coup de bec contre ma vitre, un oiseau réveille le cantique nocturne. Un cantique qui se propage en s'affirmant autour d'une grange qui lui répond avec ses murs branlants et son toit de chaume dépeigné.

Soudain se dissipe, sous un prétexte baroque, la clarté voltigeant autour de moi.

... Moi espérant votre venue pour aller regarder à deux les délicates lueurs qui naissent par bouffées sur les algues fauchées par les sirènes de la pleine lune.

Un courlis, vu de loin, semble voler vers l'instant que parfois l'on redoute, la tombée de la nuit...

Le bruit assourdissant d'un coup de feu me tire en avant et je vois à mes pieds un chiffon lacéré autour duquel des oiseaux de mer tressent une couronne de plumes pour le repos de l'homme.



De l'homme qui s'avancait sur la grève de son pas de marsouin pour tuer les oiseaux.

La frêle cousette et le colosse signent, main après main, un pacte magique sous la voûte des arbres.

Un rouge-gorge qui se défripe les ailes en dansant sur une branche est témoin de la métamorphose du colosse et de la cousette : lui est devenu le grand cèdre hautain et elle la fourmi qui fait le ménage...

La pigeonne s'est vidée de ses œufs, d'un bec averti elle les tourne, les retourne pour s'assurer de leur authenticité. Car n'a-t-elle pas vu, l'autre jour, les mains de la fermière pondre dans l'herbe des œufs ridicules que des enfants, avec des cris sauvages, sont venus ramasser.



L'oncle Noël s'est assis et commence à nous conter, avec force détails, son cheminement sur une route où la lumière dansait. Puis il se croise les mains et ferme les yeux. Et nous, tels des enfants, nous attendons qu'il s'assoupisse pour lui faire une niche en lui glissant par le col de sa chemise ouverte un insecte sur la peau.

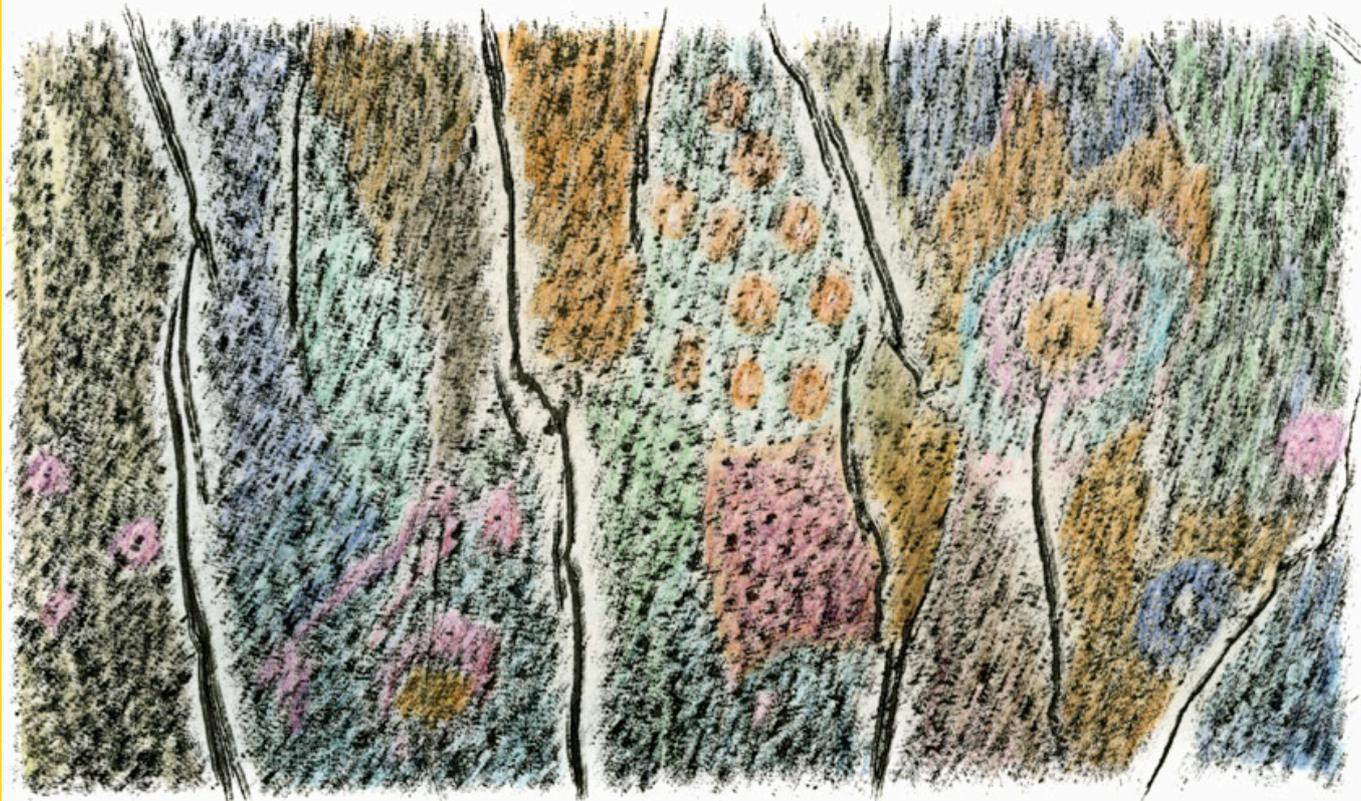
Mais à notre contact il fait un geste et d'entre ses doigts, comme par enchantement, un oiseau s'échappe....

Soudain en plein délire, les oiseaux s'élèvent. Ils s'élèvent pour accueillir le vent.

Devant moi s'installe, sur une branche, un petit chanteur. Sans craindre le torticolis, sa tête scrute les alentours.

Son œil rond satisfait, il lève un bec pointu et projette ses notes vers le ciel avec ardeur.

Indocile est la présence de la pie sur le sentier.



En graduant le ciel d'éclaircies, l'orage s'est replié. Et depuis il est là sur le rebord de ma fenêtre ce petit être grisâtre, cet oiseau nasilleur, cette boulette de plumes si fragile que je n'ose y toucher.

Et les récits nimbés de fumée — des coups de vent dans la cheminée — nous racontent les exploits de celui-là, vous savez bien lequel, celui qui perdait son nom en route.

Un nom qu'un oiseau avait avalé plus facilement qu'une graine et que depuis le « celui-là », le « sans nom », pépie à perdre haleine.

Tel un prélat pimpant, un merle, l'ourlet de ses ailes replié, sautille sur le sentier.

Ici, un oiseau picore l'émotion contenue dans les feuilles... Puis son chant interpellera l'arbre taciturne jusqu'à son épilogue sur le cœur de la nuit.

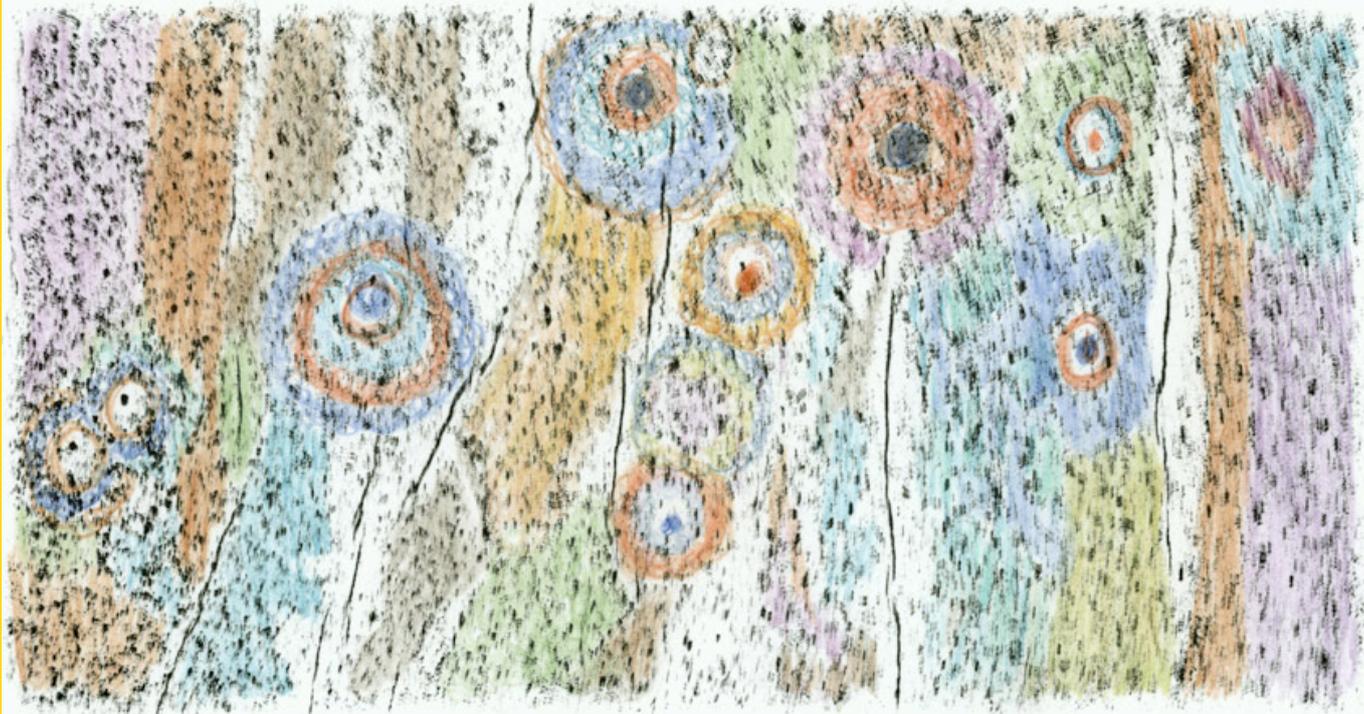


Bien sûr qu'il y avait ici un tapis d'herbe et de fleurs. Bien sûr qu'il y avait au milieu une petite vasque toute balbutiante d'eau, qui avait parfois une envie folle de déborder. Bien sûr que des oiseaux, de but en blanc, se détachaient d'un arbre et se laissaient tomber sur l'herbe, qui sursautait jusqu'en ses racines, mais néanmoins les accueillait en s'aplatissant.

Et tout cela était le jardin d'un petit garçon qui l'avait installé, en mine, dans un coin de sa tête et sur quelques centimètres carrés dans un coin de la cour.

Parfois, il invitait sa petite soeur, mais pas souvent, car elle arrachait les fleurs et effarouchait les oiseaux (mais où est-elle en ce moment ?) Et le petit garçon debout parmi les décombres cherche du regard un être ou une chose debout comme lui... C'est la porte de sa maison, qui est là toute seule, un peu plus loin...

Oui, ses parents se trouvent derrière cette porte, ils vont lui ouvrir et dire : « Bonsoir fils », et sa petite sœur de sa voix de souris répétera : « onsoi, fi ».



Aujourd'hui le soleil ruisselle, chavire et se plaque, figeant les alentours. Et des oiseaux, dans un silence tout neuf, s'immobilisent sur le sable.

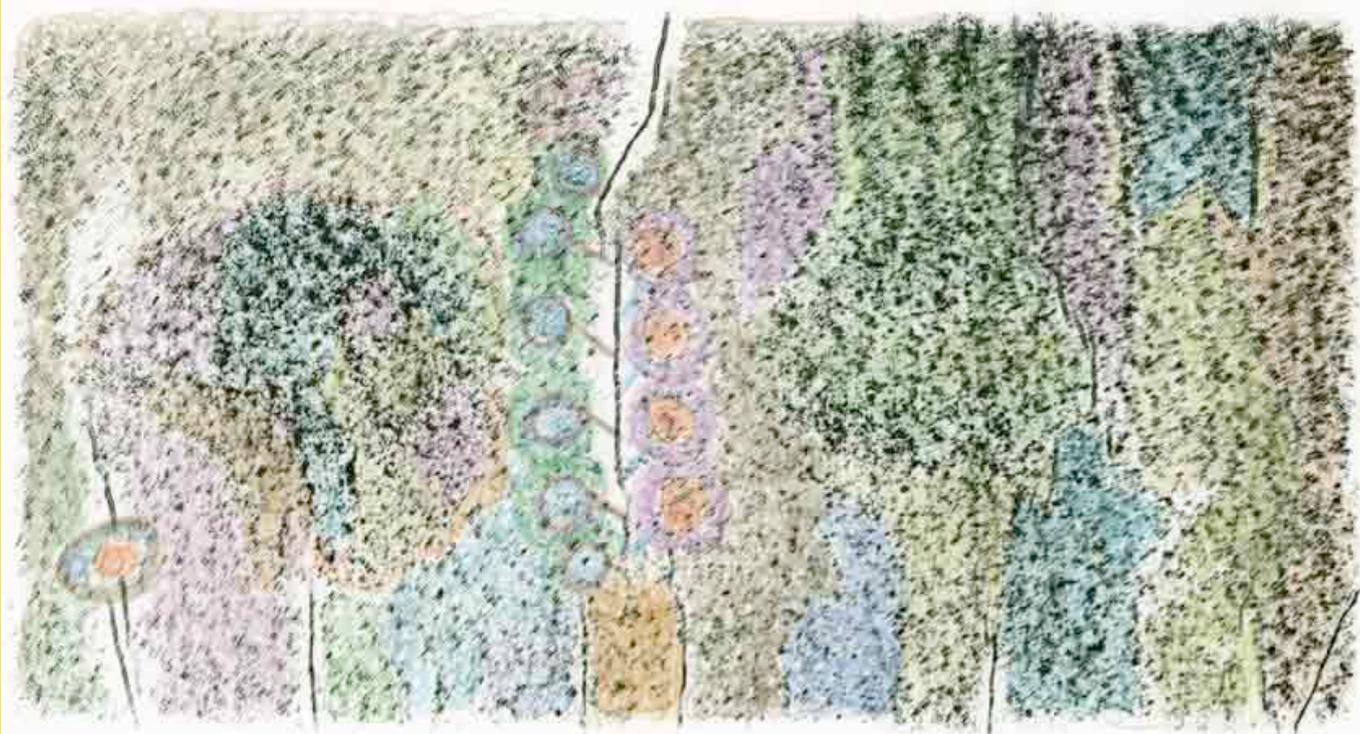
Le long de la grève, des galets énigmatiques s'entassent, des rochers se rouillent de lichen, et des vagues saisissantes d'habileté s'élancent, crêtées d'écume, à l'assaut de la côte.

Puis la marée quitte la grève et le sable se retrouve maté, durci et festonné par des débris de coquillages.

Quant aux oiseaux de mer, ils s'y posent gravement et impriment de leurs pattes des messages de consolations en ga-ga-ga...

Des oiseaux, dont la première destination a été aspirée par la tempête, s'abattent, éperdus, sur le rivage.

Le bruissement des ailes s'essouffle, l'oiseau se pose.



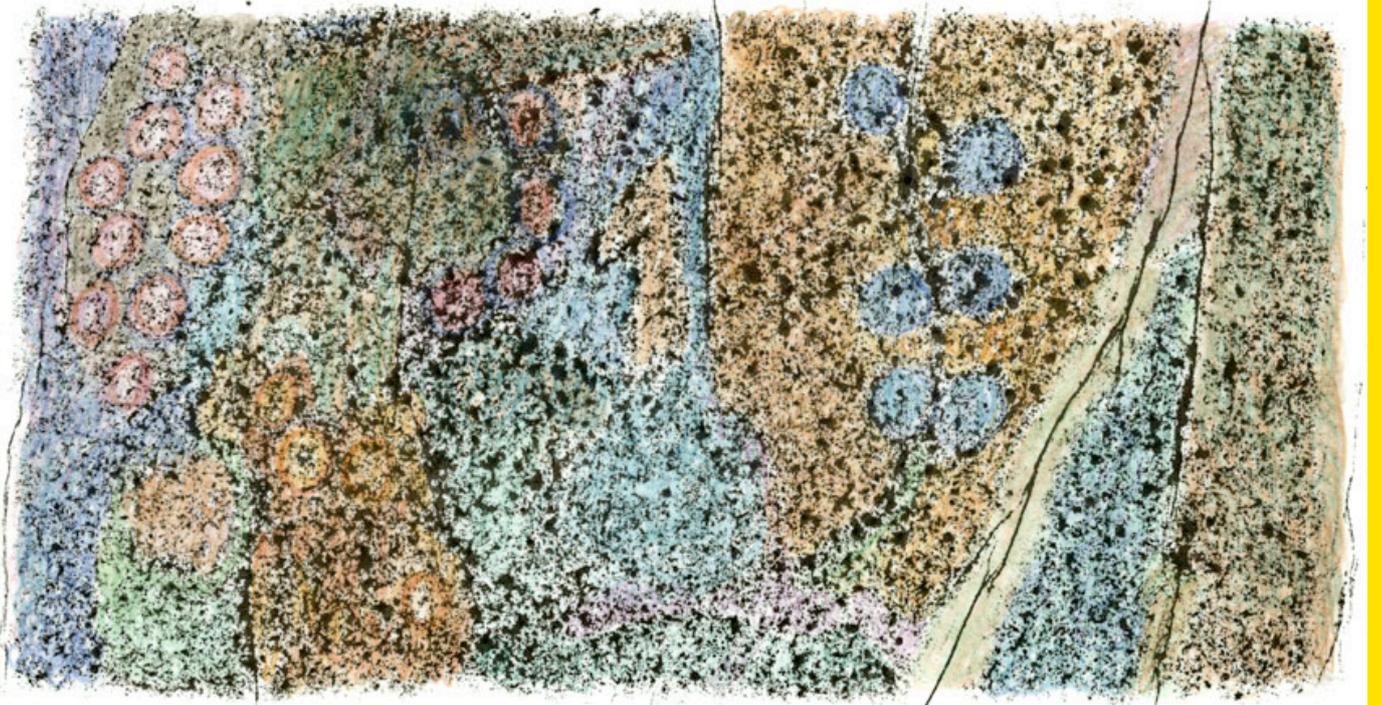
L'oiseau, les ailes lourdes de mazout, se traîne sur le sable qui à son tour l'alourdit tant, que l'œil rond de l'englué se fige d'étonnement...

Sous le gazouillis moqueur d'un oiseau quelques feuilles tombent de l'arbre dont l'ombre s'installe au chevet du silence brisé. Puis, d'un seul geste, l'ombre chasse des guêpes un peu folles. Des guêpes aux ailes soûles d'avoir visités les rayons du soleil.

Plus loin batifole la faisane de Colchide pendant que son séducteur coloré, l'oeil fortement têtu, parade en projetant à la ronde son insolent « co-cock ».

Le rossignol picore en soliste le prélude du soir.

J'observe la femme — celle qui musarde de-ci, de-là, car je la soupçonne de cueillir à la lune montante des fleurs illicites.



Mais voici que la femme s'éloigne heureuse d'avoir à découvrir le gazouillis des oisillons, momentanément orphelins, à l'abri derrière les feuilles.

Quant à moi qui n'ai pu capter le moindre secret, le vent me repousse au-delà des grilles du jardin : je ne suis que le double de la curiosité.

*ici et là
en compagnie des oiseaux
le 14 mars 1992*

anne stephane



les illustrations

première série : légendée "cui-cui", numérotée de 1 à 6, signée et datée : 1994
empreintes encre de chine et aquarelle sur papier bristol
empreinte : 10 x 16,5 cm, bristol : 25 x 32,5 cm

deuxième série : légendée "bonheur", numérotée de 1 à 18, signée et datée : 1994
empreintes encre de chine et aquarelle sur papier bristol
empreinte : 9 x 18 cm, bristol : 30 x 40 cm



à propos

La transcription numérique des "récimini", le scannage et le calibrage des empreintes, la mise en page et sa navigation interactive, ont été accomplis par l'Atelier de Nulpar à Rezé.

Note : les légendes : "*cui-cui*" et "*bonheur*", la signature : *Anne Stephane* et la date : 1994 des 24 empreintes colorées se trouvent, dans cette mise en page, en dehors du cadre des illustrations.

Ouvrage édité en vue d'un usage strictement personnel et non-marchand, à la date du mercredi 15 octobre 2014

- Pour me contacter
- Pour une visite de mon site internet : artyuiop.fr
- Pour votre propre don actant votre satisfaction et vos encouragements